

AVANT-PROPOS

Michèle Leduc & Xavier Bouju

*« En rêvant près de la rivière, j'ai voué mon imagination à l'eau,
à l'eau verte et claire, à l'eau qui verdit les prés.*

*Il n'est pas nécessaire que ce soit le ruisseau de chez nous, l'eau
de chez nous.*

L'eau anonyme sait tous mes secrets »

*Gaston Bachelard, L'Eau et les Rêves. Essai sur l'imagination de
la matière, Paris, José Corti, 1942, page 12.*

L'eau étant une ressource essentielle, consubstantielle à la vie, a joué et joue un rôle majeur dans les activités humaines, du développement de l'agriculture à l'organisation politique des cités, en passant par les enchaînements d'images enchâssées dans des systèmes de pensée complexes. Si loin qu'on puisse remonter dans l'histoire, au sein de la plupart des cultures connues, l'eau revêt une dimension symbolique et spirituelle. Elle donne naissance à des mythes, cultes, fêtes et rites qui se perpétuent dans toutes les civilisations du monde. Elle alimente les rêves, la littérature, les arts. Symbole de pureté et de transparence, elle peut néanmoins se révéler polluée ou dangereuse et pousser les sociétés à faire l'expérience d'une gestion frappée d'opacité. Par la multiplicité de ses usages, elle renvoie à des activités économiques variées et son partage s'inscrit parfois dans un jeu subtil d'acteurs mû par des enjeux politiques. Un accès égalitaire à l'eau potable, le refus de la marchandisation d'une ressource vitale, la nécessité d'une gestion démocratique de sa distribution et de ses usages sont les arguments appelés pour justifier de sa considération comme « bien commun ». La notion n'est pas univoque, elle n'est pas non plus nouvelle puisque pour les Grecs dans l'Antiquité, selon Pindare, « le premier des biens, c'est l'eau » auquel ils considéraient que tous les citoyens devaient pouvoir accéder.

En réalité, la Terre dispose en quantité limitée – par conséquent fort précieuse – de l'eau douce utilisable par les êtres vivants. Cette ressource essentielle, en grande partie renouvelable, est répartie de manière très inégale sur la planète. Elle circule dans ce qu'on appelle le cycle de l'eau dont les équilibres délicats sont sensibles à toutes sortes de perturbations. L'augmentation des prélèvements, principalement liés aux cultures irriguées, ainsi que le dérèglement climatique contemporain contribuent à amplifier la variabilité spatio-temporelle de ce cycle de l'eau. Une grande partie des catastrophes environnementales, en augmentation depuis une décennie (inondations, sécheresses, cyclones et tempêtes, pollutions, etc.), est

directement liée à la perturbation anthropique. L'eau est ainsi devenue un sujet majeur de politique publique qui interroge, à chaque stade et dans tous les domaines de son usage, les choix publics. Quels sont les combats responsables à conduire face aux défis : solutions techniques – et les enjeux de cette technicité pour une gestion démocratique incluant des acteurs non-experts –, éducation, réponses collectives, résistance à la violence des possédants ? Soit-elle canalisée ou sauvage, l'eau et son contrôle renvoient à l'action, et plus encore à l'inaction humaine.

L'anthropologue **Philippe Descola** nous a instruits de la continuité du cycle soutenant le vivant. Sa conception de la nature englobe les ressources de la vie, et donc les milieux de vie physiques dont fait partie l'eau – les rivières, les lacs, la pluie. En Amazonie, où il a lui-même vécu dans la communauté des Achuar, l'eau omniprésente est à la fois très vivante et particulièrement diversifiée. Peuplée par les esprits de l'eau, modèles de la vie sociale, elle inspire de très jolis mythes en relation avec la cosmologie. Pour Philippe Descola, les frontières que nous établissons entre les humains et les non-humains (animaux, plantes, etc.) font de ces derniers une réalité extérieure aux humains et donne une image faussée de la nature. L'exemple de l'eau illustre la différence entre les droits des êtres humains, héritiers de la colonisation avec l'appropriation des terres, et les droits d'un milieu de vie dont l'intérêt doit passer avant celui de ceux qui l'habitent. Faire de l'eau un sujet de droit implique de lutter contre les violences de son accaparement. La catastrophe écologique en cours se joue dans des circuits qui font le tour de la Terre. Pour tenter de l'enrayer, l'auteur égrène un ensemble très varié de modestes solutions locales.

Si dans les sombres fleuves d'Amazonie la vie au fond des eaux gronde à l'occasion pour contester la volonté des hommes, cela signifie-t-il que nous, êtres humains, descendons de lointains ancêtres aquatiques qui ont fait un jour leur « sortie des eaux » ? Cette métaphore courante, faussée de divers biais anthropomorphiques, n'a pas de pertinence scientifique, comme nous l'enseigne le zoologiste et systématien **Guillaume Lecointre** dans une magistrale leçon théorique sur l'évolution des organismes vivants. Les conditions changeantes du milieu ont abouti à la sélection d'organismes capables de vivre alternativement à l'air et dans l'eau, soumis aux importantes variations du niveau de l'eau – les contraintes étant en réalité celles des fleuves et deltas périodiquement asséchés. À l'échelle des temps géologiques, des « sorties » et des « retours » à l'eau se sont succédés. Un éloquent aperçu chronologique remontant à l'âge de la Terre incite à réfléchir au futur de l'évolution de l'eau et à son impact sur tout ce qui vit sur la planète.

Le climatologue **Hervé Douville** nous convie, avec toutes les connaissances scientifiques rassemblées par le groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), à un exposé éclairant sur le changement climatique à travers les modifications du cycle de l'eau. Il résume les bases physiques de ces modifications sur l'ensemble du globe, liées aux conditions naturelles auxquelles les activités humaines ajoutent une contribution croissante. Les sécheresses et les fortes précipitations que nous connaissons aujourd'hui sont à relier à des processus nombreux et extrêmement complexes. Leurs impacts présents et futurs sont évalués avec divers modèles et en fonction de scénarios différents. Les prévisions qu'on peut en tirer sont à apprécier à l'aune de plusieurs sources d'incertitude bien identifiées. Elles indiquent pourtant sans ambiguïté des évolutions rapides dont les conséquences environnementales et socio-économiques seront graves.

Il n'est que temps de prendre les mesures qui s'imposent pour combattre les sécheresses et les canicules qui en découlent, ainsi que le manque d'eau potable. L'hydro-climatologue **Florence Habets** décrit les désastres de la pénurie en eau dans tous les secteurs de l'activité humaine. Sans concession, elle analyse cette crise de l'eau et son aggravation d'origine anthropique. Elle souligne les insuffisances de sa gestion actuelle, tant au niveau mondial qu'en France, souvent au bénéfice des mieux dotés. Surtout elle prévient qu'il y a une grande différence entre les économies d'eau, déjà partiellement mises en pratique, et une vraie sobriété en eau, qui est l'objectif à atteindre. La sobriété doit impliquer avant tout une meilleure définition des usages de l'eau, au niveau tant local que national, mais aussi et surtout une forte concertation entre citoyens et pouvoirs publics.

L'eau joue un rôle majeur dans l'organisation politique des cités, mais aussi dans l'édifice des images qui imprègnent les systèmes de pensée de toutes les civilisations. L'anthropologue **Jacques Galinier** nous transporte dans les communautés indigènes du Mexique oriental et nous rapporte leur étonnante vision du monde, à la fois poétique et effrayante. L'élément liquide possède une capacité cognitive et affective mise en scène par les chamans. On s'effraie de croiser Sirena, la mère de l'eau, ou le Diable faiseur de pluie, susceptibles d'attirer les humains dans le monde souterrain. Ces esprits contrôlent les exigences formulées par les membres de la communauté, qui se les concilient par des jeux festifs ou des pèlerinages. La permanence d'un élément sacré est au centre d'une vision cosmique, adossée à une pléiade de mythes et de rituels autour de l'eau qui règlent la vie érotique comme le passage vers la mort.

On retrouve *Eros et Thanatos* chez Gaston Bachelard dans *L'Eau et les Rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. Le phi-

losophe des sciences et des techniques **Vincent Bontemps** analyse comment, dans ce livre-culte, apparaît la douceur de l'eau, sa valorisation comme principe féminin et l'inclination naturelle de l'imagination hydrique à la rêverie amoureuse. Avec le reflet dans l'eau le désir se sublime, dans un fascinant miroir vivant où c'est le monde entier qui se reflète. La poésie de l'eau douce fournit matière à des rêveries qui oscillent entre les extrêmes : elles peuvent enchanter et pourtant devenir morbides quand elles plongent dans des fonds stagnants, abysses insondables évocatrices d'un sombre destin et de la perte des êtres chers. La grande mélancolie de Bachelard se nourrit d'un engagement poétique qui ne saurait vieillir. Il constitue une résistance morale renvoyant à la célébration de la beauté naturelle des eaux, saccagée par la pollution humaine.

Si l'on se transporte des douces rivières de la Champagne jusqu'aux rudes montagnes de la Sierra péruvienne, on rencontre des paysans pauvres qui ne croient sans doute plus aux mythes de leurs ancêtres mais sont très concernés par l'irrigation de leurs cultures vivrières. Relégués qu'ils sont à trois mille mètres d'altitude loin des haciendas de la vallée, ils ont développé de longues pratiques de gestion commune de la rare eau de ruissellement, engendrant de sérieuses difficultés entre leurs communautés. Passant outre la force de leurs traditions et les tensions intercommunautaires, la physicienne **Christine Bénard** témoigne des améliorations que sa petite ONG leur a apportées en leur faisant installer un réservoir de retenue d'eau et réguler le débit de la distribution aux parcelles.

À une autre échelle, le stockage de l'eau dans de vastes retenues d'eau appelées mégabassines est souvent présenté comme une solution aux défis du réchauffement climatique et des sécheresses croissantes. Conçues principalement pour répondre aux besoins des agriculteurs, elles créent des problèmes s'il n'y a pas consensus pour une répartition équitable de l'eau. L'hydrologue **Agnès Ducharne** relate les tensions entre les divers exploitants dans le Marais poitevin, où la surexploitation des ressources en eau par les gros irrigants freine la recharge hivernale des nappes phréatiques et pénalise les petits producteurs de cultures vivrières. La violence des récents affrontements entre les associations environnementales et l'État autour de la mégabassine de Sainte-Soline est replacée dans son contexte politique ; l'irrigation intensive continue d'être soutenue par l'État quand l'opposition mobilise les associations de la mouvance écologiste et altermondialiste. Une meilleure gestion de l'eau s'impose en France à tous les niveaux.

Dans toutes les régions du monde les problèmes de l'eau sont exaspérés par le réchauffement climatique. La géographe **Émilie Crémin** retrace l'histoire de l'eau dans le delta fluvial du Grange-

Brahmapoutre, soumis aux moussons et fortement exposé aux aléas (inondations, sécheresse, cyclones, remontées salines, etc.) accentués par l'élévation du niveau de la mer. La gouvernance de cette immense région très peuplée a subi des révolutions successives. Après la révolution verte rizicole, la monoculture des fermes de crevettes destinées à l'exportation, au profit d'un capitalisme international, a contribué à une grave dégradation environnementale et à la dépossession foncière des populations locales pauvres, contraintes à migrer vers les espaces urbains. Sur ces terres très convoitées, face à des plans de sauvetage internationaux controversés, les communautés paysannes revendiquent de reprendre le contrôle.

La régulation relevant en large part de la puissance publique, l'homme peut-il, par des politiques raisonnées, réparer les dégâts qu'il a lui-même provoqués ? La gestion de l'eau est inscrite dans un jeu complexe d'acteurs publics et privés aux intérêts puissants et souvent contradictoires. L'avocate **Danièle Lamarque** détaille des armes de l'État : réglementation, contrainte, négociation, arbitrage, financement, programmation, mais aussi renoncement et retour en arrière. En effet, les politiques de l'eau sont à concilier avec celles de l'agriculture, de l'industrie, de l'emploi, du tourisme, de l'aménagement du territoire et de la protection des écosystèmes. Comme les enjeux de l'eau sont planétaires, une régulation supranationale s'impose, malgré l'affaiblissement actuel du multilatéralisme et la défiance envers l'expertise scientifique. L'indispensable contribution du pacte citoyen au niveau local n'est pas à ignorer non plus.

Ce dossier ne saurait s'achever sans l'évocation par le philosophe **Christian Ruby** des diverses formes contemporaines d'appropriation artistique de l'eau. La représentation de l'eau en peinture, musique ou sculpture traverse une grande partie de l'histoire des arts, antiques ou classiques. Mais c'est à toute autre chose qu'invitent les arts aujourd'hui. Le spectateur ou l'auditeur doit se battre avec une eau qui le propulse « entre l'abîme, le vide symbolique, ou la révélation de narrations géographiques ou temporelles niées, oubliées ». La fonction métaphorique de l'eau impulse des rêveries de la matière qui prêtent un abondant vocabulaire aux artistes. Certains proposent l'expérience de l'eau au spectateur et traduisent leurs objets-eau en agitation conceptuelle universelle. D'autres œuvres reflètent l'appréhension de l'eau par le spectateur, confronté à la violence des dangers résultant de causes naturelles ou de ce que l'eau fait aux humains. Et de conclure – ce qui vaut aussi pour l'ensemble du dossier : « l'eau n'est pas une marchandise comme les autres ».